

Berceau à huit rosaces polychromes, Montriond, Haute-Savoie, 1784, Musée d'Annecy

Les Amis De L'Arbre à L'Ouvrage

Lettre d'information n°37 – janvier 2026

A noter : Assemblée générale le samedi 28 mars à 15 heures à l'Argentière

2026 – une nouvelle année, pourquoi faire ?

Six ans se sont écoulés depuis la création de notre association, permettez-nous de penser que nous n'avons pas chômé ! Alors forts de votre soutien, de votre aide, des efforts et du temps des bénévoles, nous allons continuer. Des animations nouvelles et ateliers vont vous être proposés, une exposition de même ampleur que celle de Mont-Dauphin se dessine, l'Arboretum va être encore enrichi et peut-être aurons-nous l'opportunité de remonter la scie hydraulique à côté de l'arboretum. Que faut-il alors souhaiter aux Amis de l'Arbre à l'Ouvrage pour cette nouvelle année ? Simplement que nos élus du Pays des Écrins fassent preuve d'un peu plus de volonté, juste un peu plus et qu'ils le montrent.

Des articles, « Quand on parle de nous » :

Plusieurs articles nous concernant ont été publiés, localement dans Mines d'infos à l'Argentière, plus largement au niveau national dans des revues spécialisées comme L'Atelier bois dont le directeur de la rédaction est Bernard Lechevalier qui nous suit depuis le début et vient de reprendre et d'améliorer l'article sur les scies hydrauliques (lettre n° 35) dans son numéro 234, enfin Valérie Verger prépare un article sur les sculptures de René Carriol pour la revue Couleur bois qui paraîtra en 2026.

Patrimoine Briançon :

Nous avons engagé il y a quelques temps une collaboration avec Patrimoine de Briançon (Briançon étant ville d'art et d'histoire, Patrimoine Briançon en est l'organisme responsable) qui s'est traduite par une visite pour nos adhérents au printemps dernier, et plusieurs

interventions de Michel Lapalus pour former les guides conférenciers aux visites de la charpente de la collégiale et aux techniques des charpentiers au XVIII^e siècle.

Si tout va bien, écrivons en ce début d'année au conditionnel, nous projetterions de monter une exposition à Briançon, en étroite collaboration, sur le thème des métiers du bois au XVIII^e à Briançon (Il n'y a pas que la charpente de la collégiale !) et d'autres ensembles patrimoniaux de Briançon. Ce pourrait être pour l'hiver 2026 – 2027 dans la salle du grand Colombier avec la même ampleur que l'exposition de Mont-Dauphin. La prochaine lettre vous en dira beaucoup plus.

Les sculptures de René Carriol :

Madame Carriol vient de nous confier un ensemble exceptionnel de sculptures de son oncle René Carriol, ainsi qu'un jeu d'outils, gouges, ciseaux, etc. qui lui appartenait. Une vitrine du local va lui être consacrée. Nous vous proposons d'en savoir plus ...



Biographie de René Carriol (Par Mme Christine Carriol, nièce du sculpteur)



Contrairement à ses deux frères, René n'aime pas l'école. Son père est convoqué par le directeur du collège qui l'informe que son fils « passe son temps à dessiner » et lui conseille de l'orienter vers les Beaux-Arts. A la fin des années 20, René est admis à l'École Municipale des Arts Décoratifs de Strasbourg. Là, il semble être dans son élément en découvrant l'Art et s'initie à la sculpture sur bois et sur pierre.

Il grandit dans une famille aimante, mais apporte quelques difficultés à ses parents : jeune homme impulsif, passionné et quelque peu imprévisible, il aime faire rire et raconter des blagues mais également transgresser les règles et désobéir. Avec son frère cadet, ils se livrent à des jeux interdits, en organisant des combats de sabres empruntés en cachette à leur père et grand-père. Ils escaladent aussi sans crainte la grille de la porte sud de la cathédrale de Strasbourg, au risque de s'empaler dans les extensions pointues en forme de fer de lance qui pouvaient pourtant en dissuader plus d'un.

Diplômes de sculpture en poche, René part s'installer à Paris. Il travaille sur commande pour les menuisiers-ébénistes du Faubourg St Antoine. Il prend goût à la vie parisienne et se passionne pour l'évolution du théâtre moderne : « Louis Jouvet est un type formidable ». Comme sa mère, il fréquente l'Opéra-Comique et assiste à des matinées poétiques.

René aime séduire les femmes et multiplie les conquêtes féminines, mais jure qu'au grand « jamais il ne s'attachera à l'une d'elles parce que celles-ci aiment avec leur cœur, ce qui les rend faibles ».

Les années 30 : Il partage les idées de Jean Giono qu'il admire « ...Du plus profond de son cœur » et développe une certaine distance avec le peuple français qu'il trouve « moutonnier ». Il avoue son antipathie pour la guerre et refuse de se sacrifier pour son pays. Se sentant contraint de fuir l'horreur, il développe un goût pour l'individualisme et le moment présent.

Il aime la vie...rien que la vie, et ne veut se conformer qu'à son bonheur, accompagné de ceux qu'il affectionne.

Il félicite son frère Charles de s'en sortir mieux que lui en faisant les E.O.R (École des Officiers de Réserve) et lui écrit : « Tu as pris contact avec cette belle chose qu'est l'Armée, moi je l'appelle un emmerdement ».

1938 : Les prémisses de la guerre se font sentir. Il attend sa mobilisation et décide finalement de rejoindre l'Angleterre. Mais, il est tué d'une balle perdue dans la gare de Rennes le 17 juin 1940 à l'âge de 27 ans.

Quatre ans plus tard, son plus jeune frère Pierre, étudiant à Agen, engagé dans la Résistance, est arrêté par la gestapo et déporté à Buchenwald en Allemagne où il décède le 14 mars 1944. Il a alors 21 ans.

Seul Charles survit après 5 ans de captivité dans un Oflag pour officiers en Autriche.

Toute sa vie, Charles (mon père) nous a conté ses souvenirs de jeunesse avec ce frère ainé passionné et sensible pour qui il ressentait de l'admiration. Il a su nous transmettre leur attachement fraternel nourri de complicité.

J'ai toujours ressenti la douleur de l'absence et le regret infini de ne pas avoir connu René, ainsi que son plus jeune frère Pierre.

Analyse technique des sculptures par Valérie Verger :

Médaillon en bois sculpté Art déco

Ce médaillon circulaire en bois de noyer, réalisé dans un bloc monoxyle incluant le cadre, s'inscrit stylistiquement dans le courant Art déco. L'œuvre a été exécutée selon la technique du bas-relief, avec un travail exclusivement manuel, réalisé à la gouge, sans recours à des procédés mécaniques. Cette approche confère à la sculpture une authenticité matérielle et témoigne d'une maîtrise artisanale aboutie. Le bas-relief se caractérise par une saillie volontairement réduite du sujet par rapport au fond : vu de profil, les volumes apparaissent peu différenciés, ce qui correspond pleinement aux principes de cette technique. Malgré cette faible profondeur, le sculpteur parvient à créer une lisibilité remarquable des formes, révélant une grande dextérité dans la gestion des plans et des transitions.

La composition représente un buste féminin stylisé, vu de face, au visage serein et légèrement idéalisé. Les mains sont levées vers la tête, semblant soutenir ou encadrer une chevelure transformée en un enchevêtrement de motifs floraux et végétaux. L'ensemble forme une image décorative forte, presque symbolique, évoquant la nature, la féminité et l'harmonie.

Le traitement du visage est mi-clos en amande, nez long et recherche de portrait sont construits à partir de par des transitions maîtrisées. Ce travail subtil, la gouge, met en évidence la régularité de la taille et la matière, qualités praticien expérimenté.

Le vocabulaire formel situe l'œuvre à



volontairement épuré : yeux droit, bouche fine, sans individualisé. Les volumes larges plans doux, reliés soigneusement obtenu uniquement par précision du geste, la sensibilité du sculpteur à caractéristiques d'un

et de l'Art déco. Les motifs floraux et organiques rappellent l'Art nouveau, tandis que la simplification géométrisée des traits, la frontalité du sujet et la recherche d'un équilibre décoratif rigoureux renvoient davantage à l'esthétique Art déco. La datation probable de cette pièce se situe entre 1910 et 1930.

L'examen du matériau suggère que le sculpteur a utilisé un morceau de bois issu de la contre-dosse, comme l'indique la présence d'une flamme stylisée visible au niveau du cou du personnage. Par ailleurs, le cadre présente de légères déformations dimensionnelles, probablement dues au séchage naturel du bois, phénomène courant dans les sculptures monoxyles anciennes et révélateur d'un travail respectueux du matériau, sans assemblage ni collage.

Lion couché : puissance et vigilance

Cette sculpture représente un lion couché, capturé dans une posture expressive où la puissance contenue se révèle par la gueule entrouverte, la tension du cou et l'affirmation des masses musculaires. Bien que l'animal soit au repos, son attitude traduit une vigilance intense, symbole de force et de noblesse, caractéristique des grandes figures animalières du XIX^e siècle.



L'œuvre a été exécutée à la gouge selon la technique de la ronde-bosse, en taille indirecte : M Carriol a d'abord modelé un prototype en terre, puis a reporté les volumes sur le bois à l'aide d'une croix de mise au point, garantissant exactitude et cohérence anatomique. Taillée dans un seul bloc de noyer, la sculpture est monoxyle, y compris pour sa terrasse, ce qui renforce l'unité et la solidité de l'ensemble tout en permettant de travailler finement les détails anatomiques et musculaires.

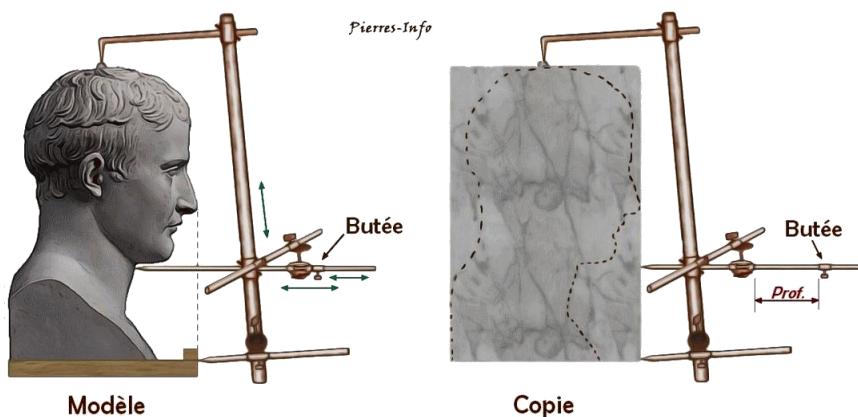
Cette pièce s'inscrit dans la tradition de la sculpture animalière française, dont Antoine-Louis Barye fut le maître fondateur. Barye renouvela la représentation de l'animal en privilégiant l'observation directe, le réalisme anatomique, la tension dramatique et l'expressivité des postures. Même un lion couché ou accroupi, comme dans cette sculpture, pouvait devenir un symbole de majesté et de puissance. Des œuvres telles que "Lion au serpent" (1832, musée du Louvre) illustrent cette démarche : la précision anatomique et la force expressive y sont tout aussi prégnantes, montrant que la sculpture animalière savait combiner observation réaliste et intensité symbolique.

Ainsi, cette œuvre peut être comprise comme un prolongement de l'héritage de Barye, adaptée au bois et au contexte décoratif, démontrant que la tradition académique du XIX^e siècle savait allier rigueur technique et expressivité animale.



La Croix de mise au point :

Au début du XIX^e siècle, on invente un accessoire de mise au point appelé croix ou pointomètre. Son emploi est nettement plus aisé et encore plus précis que celui des 3 compas, il permet de reproduire à la même échelle un modèle en plâtre ou en terre cuite dans ses moindres détails.



L'appareil se compose d'une croix sur laquelle sont assemblés des tiges pointues formant un support haut d'ancrage (en forme de crochet) et deux supports bas. Une fois déterminée, la position de ces trois points ne doit être en aucun cas modifiée.

Sur cette croix une tige de déplacement coulisse et pivote. Elle est elle-même équipée d'une tige de pointage amovible. Enfin, une butée de positionnement sert de repère de profondeur.

Les éléments montés sur la croix peuvent donc bouger en tout sens en permettant ainsi d'accéder sans problème à tous les points, même ceux situés à l'arrière du modèle grâce au bras pivotant, lorsqu'il est étiré.

Renseignements ou adhésions : amisarbreouvrage@gmail.com ou Jean-Lin Paul : 06 33 78 31 08

Site internet : <https://www.arbreouvrage.com/>



<https://www.facebook.com/groups/AmisArbreOuvrage>